



KATE MORTON

LE JARDIN
DES SECRETS

KATE MORTON

LE JARDIN DES SECRETS

Port de Brisbane, Australie, 1913.

À l'aube de la Première Guerre mondiale, une petite fille est retrouvée seule sur un bateau arrivant d'Angleterre. Elle ne possède rien d'autre qu'une valise de vêtements, un magnifique recueil de contes de fées et le souvenir d'une femme appelée la Conteuse, qui lui a promis de veiller sur elle avant de disparaître. Le capitaine du port et son épouse la recueillent et la prénomment Nell.

Ce n'est que le jour de son vingt et unième anniversaire que la jeune femme apprend qu'elle a été adoptée. Elle décide alors de retourner en Angleterre pour découvrir la vérité sur ses origines. Sa quête la conduit au mystérieux manoir de Blackhurst, sur la côte des Cornouailles, dont les jardins depuis longtemps oubliés dissimulent leurs propres secrets...

Kate Morton entremêle avec une remarquable habileté les fils du passé et du présent, et tisse un roman captivant qui explore le destin de femmes liées par le poids des secrets.

« Le grand art de Kate Morton est d'avoir su allier la profondeur psychologique de son propos à une ingénieuse revisitation des rites pourtant éprouvés de la romance gothique, en parfaite héritière de Daphné du Maurier. »

Le Figaro littéraire

Traduit de l'anglais (Australie) par Hélène Collon

ISBN : 978-2-38529-575-2



9 782385 295752

19 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Illustration : © Bec Bartell

Design : Raphaëlle Faguer



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE JARDIN DES SECRETS

De la même autrice, aux éditions Charleston :

L'Enfant du lac, 2025
Les Ombres d'Adelaide Hills, 2023
Les Brumes de Riverton, 2007

Titre original : *The Forgotten Garden*
Copyright © Kate Morton, 2008
Traduit de l'anglais (Australie) par Hélène Collon

Pour la traduction en langue française :
© 2009, Les Presses de la Cité.

Pour la présente édition :
© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-575-2
Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Kate Morton

LE JARDIN DES SECRETS

Roman

*Traduit de l'anglais (Australie)
par Hélène Collon*



*Pour Oliver et Louis, plus précieux
que tout l'or filé au pays des fées*

« *Mais pourquoi faut-il que je rapporte
trois mèches de cheveux prises à la reine des fées ?
demanda le prince à la vieille.
Pourquoi pas deux, ou bien quatre ?* »
Elle se pencha en avant sans cesser de filer.
“Parce qu’il n’y a point d’autre chiffre, mon enfant.
Trois est le chiffre du temps – ne parle-t-on pas du passé,
du présent et de l’avenir ?
Trois, le chiffre de la famille, aussi, car on parle bien
de la mère, du père et de l’enfant, n’est-ce pas ?
Et trois aussi le chiffre des fées, car on les cherche
entre chêne, frêne et buisson d’épines.” »

Extrait de *La Tresse de la fée* d’Eliza Makepeace

PREMIÈRE PARTIE

Londres, 1913

IL FAISAIT TOUT NOIR DANS LE RECOIN où elle était cachée, mais elle devait obéir à la dame qui lui avait dit d'attendre là, parce que c'était encore trop risqué, et qu'elles devaient se faire toutes petites, comme des souris dans le garde-manger. C'était un jeu, la petite fille le comprenait bien. Comme quand elle jouait à chat perché, à cache-cache.

Derrière les tonneaux, la petite fille tendait l'oreille. Elle faisait apparaître une image dans sa tête, comme le lui avait appris papa. Tantôt loin, tantôt tout près, des hommes – sans doute des marins – s'interpellaient d'une voix rude, forte, qui évoquait la mer et tout le sel qu'elle contenait. Et puis, là-bas, on entendait des sirènes de navires qui faisaient beaucoup de bruit, et des coups de sifflet moins sonores, des éclaboussures de rames dans l'eau... Loin au-dessus de tout cela, des mouettes grises lançaient leur cri, les ailes déployées

pour profiter au maximum des rayons du soleil en pleine ascension.

La dame allait revenir, elle l'avait promis, mais la petite espérait qu'elle ne tarderait plus trop. Parce qu'elle attendait depuis vraiment longtemps ; si longtemps que le soleil avait traversé le ciel. Maintenant, il réchauffait ses genoux sous sa robe neuve. Aux aguets, elle cherchait à repérer le bruissement de ses jupes sur les planches du pont, le claquement de ses talons, son pas pressé – rien à voir avec celui de maman. La petite se demanda vaguement, avec le détachement des enfants aimés, où pouvait bien être maman et quand elle allait revenir. Elle se posait aussi des questions sur la dame. Elle savait qui elle était parce qu'elle avait entendu grand-mère en parler : elle s'appelait la Conteuse et habitait la chaumière tout au bout du domaine, après le labyrinthe. D'ailleurs, elle n'était pas censée être au courant, car on lui avait interdit d'aller y jouer. Maman et grand-mère disaient qu'il était dangereux de s'approcher de la falaise. Mais parfois, quand on ne la surveillait pas, elle aimait bien faire ce qui était interdit.

Des grains de poussière dansaient par centaines dans le rai de soleil entre les deux tonneaux. La petite sourit et il n'y eut plus de place dans ses pensées pour la dame, la falaise, maman... Elle tendit l'index pour en attraper un et rit en les voyant fuir au tout dernier moment.

À l'extérieur de sa cachette, les bruits changeaient peu à peu. On s'affairait, des voix excitées s'élevaient çà et là. Elle avança son petit visage dans le voile de lumière et l'appuya contre le bois froid des tonneaux. Puis elle risqua un œil vers le pont.

Des jambes, des souliers, des jupons... Des serpentins colorés qui s'agitaient en tous sens. Des goélands malins cherchant des miettes sur les planches.

Le grand bateau se mit à gîter un peu, puis un long gémississement grave remonta de ses entrailles, et la vibration traversa le pont pour se propager jusque dans les doigts de la fillette. Le temps parut s'arrêter un instant ; elle retint son souffle, les paumes posées à plat sur le sol, de part et d'autre de son petit corps tapi. Puis la corne sonna, assourdissante, et dans une salve de hourras et de « bon voyage¹ », le navire s'écarta du quai. On était partis, vers un endroit qui s'appelait New York, où était né papa. Il y avait déjà un certain temps qu'elle les entendait en parler à mi-voix ; maman disait à papa qu'il fallait partir le plus vite possible. Qu'ils ne pouvaient se permettre d'attendre encore.

Elle se remit à rire ; le bateau fendait les eaux comme une baleine géante, comme Moby Dick dans l'histoire que lui lisait souvent papa. Maman n'aimait pas qu'il lui lise des histoires. Elle disait qu'elles faisaient peur, qu'elles allaient lui mettre en tête des idées qui n'en ressortiraient plus. Dans ces cas-là, papa déposait un baiser sur le front de maman, déclarant qu'elle avait raison, qu'à l'avenir il ferait attention. Mais il continuait à lui raconter l'histoire de la grande baleine blanche, et d'autres aussi – ses préférées, qu'il trouvait dans le livre de contes, et qui parlaient de vieilles femmes sans yeux, de jeunes orphelines et de longues traversées en mer. En revanche, il veillait à ce que maman ne l'apprenne pas ; c'était leur secret à tous les deux.

Elle comprenait qu'ils devaient cacher des choses à maman parce qu'elle n'était pas en bonne santé ; avant sa naissance, elle avait même été très malade. Grand-mère ne cessait de lui dire d'être sage, que si mère se mettait

1. En français dans le texte. (*N.d.T.*)

dans tous ses états, il pouvait lui arriver quelque chose de très grave et tout serait de sa faute. Or, la petite aimait beaucoup sa maman, elle ne voulait pas qu'elle soit triste à cause d'elle ; alors elle avait de menus secrets. Comme l'histoire de la baleine, ou le labyrinthe, et les fois où papa l'avait emmenée voir la Conteuse dans son cottage tout là-haut, aux confins du domaine.

— Aha !

Une voix tout près de son oreille.

— Ça y est, je t'ai trouvée !

On poussa le tonneau de côté et la petite leva la tête. Aveuglée par le soleil, elle attendit que le propriétaire de la voix se déplace et lui cache la lumière du jour. C'était un garçonnet de huit ou neuf ans.

— Je t'avais prise pour Sally. Je me suis trompé.

La fillette fit oui de la tête.

— Comment tu t'appelles ?

Elle hésita. Elle ne devait dire son nom à personne. C'était un jeu, avait dit la dame.

— Alors ?

— C'est un secret.

Le garçon plissa le front et ses taches de rousseur se rapprochèrent.

— Pourquoi ?

Pour toute réponse, elle se contenta d'un haussement d'épaules. Elle n'avait pas le droit de parler de la dame. Papa le lui avait toujours répété.

— Ben alors, où elle est, Sally ? s'impatienta le garçonnet en dardant des regards en tous sens. Je suis sûr qu'elle est partie par là, pourtant.

On entendit un bref éclat de rire un peu plus loin sur le pont, puis un bruit de transats bousculés et des pas qui s'éloignaient précipitamment. Le visage du jeune garçon s'éclaira.

— Vite ! s'écria-t-il en s'élançant à son tour. Elle va filer !

La fillette sortit la tête entre les tonneaux pour le suivre du regard ; il se faufilait entre les passagers, traquant un envol de jupons blancs.

Elle avait tellement envie de se joindre à la course-poursuite qu'elle en avait des fourmis dans les pieds.

Seulement, la dame avait dit d'attendre là sans bouger.

Le garçon n'était presque plus visible. Elle le vit contourner un homme de haute stature, à la moustache cirée, qui fronça les sourcils ; ses traits se rassemblèrent au centre de son visage telle une famille de crabes affolés qui détalent tous en même temps dans une même direction.

La fillette éclata de rire.

Peut-être était-ce le même jeu, en fait ? D'ailleurs, la dame ressemblait plus à une enfant qu'aux autres grandes personnes de sa connaissance. Alors si ça se trouve, elle jouait aussi...

Elle sortit de sa cachette et se releva lentement. Elle avait des fourmillements douloureux dans le pied gauche. Comme elle attendait que ça passe, elle vit le garçon tourner à un angle et disparaître.

Alors, sans réfléchir, elle se lança à sa poursuite. Ses pieds martelaient le pont et son cœur chantait dans sa poitrine.

2

Brisbane, Australie, 1930

FINALEMENT, ON ORGANISA L'ANNIVERSAIRE de Nell dans la grande salle du Forester Building, à Latrobe Terrace. Hugh avait proposé le nouveau dancing mais, à l'instar de sa mère, Nell avait jugé ces dépenses superflues, les temps étant difficiles. Hugh donna son accord, en insistant tout de même pour qu'elle commande à Sydney les dentelles de sa robe. C'était Lil qui lui en avait soufflé l'idée avant sa mort. Elle lui avait montré dans le journal une publicité à l'enseigne de Pitt Street, à Sydney. Ces dentelles-là étaient belles, elles feraient plaisir à Nellie ; on pouvait trouver la dépense extravagante, mais un jour on les incorporerait à sa robe de mariée. Lil lui avait souri ; elle avait de nouveau seize ans tout à coup, et lui en était à nouveau amoureux comme un fou.

Lil et Nell travaillaient depuis des semaines sur la fameuse robe. Le soir, quand cette dernière rentrait

de chez le marchand de journaux et qu'on avait fini de dîner, alors que les petites se chamaillaient pour la forme sur la véranda et que les moustiques se pressaient par nuages épais dans l'air moite (le bourdonnement avait de quoi rendre fou), Nell montait chercher sa boîte à couture et s'installait au chevet de sa mère malade. Hugh les entendait rire d'un incident quelconque survenu pendant la journée – une dispute entre M. Fitzsimmons et un client, le dernier bobo en date de Mme Blackwell, les singeries des jumeaux de Nancy Brown... Il s'attardait un moment près de la porte, en bourrant sa pipe ; quand Nell rapportait les propos de Danny, son excitation était perceptible. La maison qu'il avait promis d'acheter quand ils seraient mariés, la voiture qu'il avait repérée et que son père aurait pour trois fois rien, l'ustensile de cuisine dernier cri en provenance de Sydney.

Hugh avait de l'affection pour Danny ; il n'aurait pu souhaiter mieux pour Nell. Heureusement d'ailleurs, car ces deux-là étaient inséparables depuis le jour de leur rencontre. Quand il les regardait, il se remémorait ses premières années avec Lil. Un avenir radieux s'offrait alors à eux. Et, en effet, leur union avait été heureuse. Ils avaient connu des épreuves, comme tout le monde, mais ils les avaient toutes surmontées.

Une fois que sa pipe était bourrée, quand il n'avait plus de raison de s'attarder, Hugh se trouvait un coin tranquille sur la terrasse, à l'avant de la maison, une zone d'ombre où s'asseoir en paix – enfin, autant que possible dans une maison pleine de jeunes chahuteuses toutes plus excitées les unes que les autres. Il y restait seul, la tapette à mouches à portée de main au cas où les moustiques s'approcheraient un peu trop.

Invariablement, ses pensées se tournaient alors vers le secret qu'il gardait enfoui depuis de longues années.

Il serait bientôt temps de le révéler, il le sentait. Nell avait vingt et un ans ; c'était une femme, prête à vivre sa vie – et fiancée, de surcroît ! Elle avait le droit de savoir.

Il connaissait l'opinion de Lil à ce sujet ; c'était d'ailleurs pour ça qu'il ne lui en avait pas parlé. Il n'avait pas voulu l'alarmer, ni qu'elle use ses dernières forces à tenter de le dissuader, comme elle l'avait si souvent fait par le passé.

Parfois, Hugh se surprenait à regretter que le secret ne concerne pas une autre de leurs filles, même s'il répugnait à admettre qu'il avait une préférence parmi celles-ci.

Nellie avait toujours été différente. Pleine d'énergie créatrice, d'imagination. Un peu comme Lil, songeait-il souvent, même si ça ne tenait pas debout.

On avait accroché des rubans le long des poutres – blancs pour aller avec la robe de Nell et rouges pour rappeler sa chevelure flamboyante. La vieille salle n'avait certes pas l'éclat des bâtiments récents de la ville, mais en la récurant à fond on avait fini par la rendre passable. Près de l'estrade, les sœurs de Nell avaient dressé une table pour les cadeaux, qui s'y entassaient déjà en quantité non négligeable. Quelques dames de l'église s'étaient dévouées pour préparer le repas, et Ethel Mortimer se remettait au piano pour jouer des romances datant de la guerre.

Tout d'abord mal à l'aise, jeunes gens et jeunes filles restèrent par petits groupes le long des murs ; mais dès que la musique s'anima (et avec elle les garçons les plus hardis), ils formèrent des couples et s'aventurèrent sur la piste de danse. Les jeunes sœurs les regardèrent

d'un œil envieux, puis on les réquisitionna pour porter les plats de la cuisine à la table.

Quand vint le moment des discours, les joues étaient empourprées et les souliers éraflés tant on avait dansé. La femme du pasteur fit tinter son verre et toutes les têtes se tournèrent vers Hugh, qui, près de la table des cadeaux, déplaiait une feuille de papier. Il s'éclaircit la voix et passa une main dans ses cheveux, où l'on discernait encore les sillons du peigne. Prendre la parole en public ne lui plaisait guère. Il était plutôt du genre à rester dans son coin, à garder ses opinions pour lui et à laisser s'exprimer les plus bavards. Toutefois, ce n'était pas tous les jours qu'une de vos filles atteignait sa majorité... Et marquer le coup par un discours était son devoir de père. Or, Hugh était très à cheval sur les règles et les principes... Enfin, dans les grandes lignes.

Un de ses copains des Anciens Combattants se mit à faire du chahut ; il lui adressa un signe de la main et un petit sourire. Puis il prit la feuille et inspira profondément. Un par un, il aborda les points qu'il avait griffonnés de sa minuscule écriture, à savoir que Nell faisait sa fierté et celle de sa mère, qu'ils avaient béni le ciel quand elle était arrivée en réponse à leurs prières, qu'ils aimaient beaucoup Danny et que Lil avait été heureuse d'apprendre leurs fiançailles avant de les quitter.

À l'évocation du décès récent de sa femme, Hugh sentit venir les larmes et il se tut. Il laissa courir son regard sur les visages assemblés – ses amis, ses filles... pour s'arrêter un instant sur Nell, qui écoutait en souriant ce que Danny lui murmurait à l'oreille. Alors qu'une ombre passait sur son front, on s'interrogea sur la gravité de sa prochaine annonce. Mais son visage s'éclaira et il remit la feuille de papier dans sa poche. Il était temps que la famille compte un autre représentant

de la gent masculine, conclut-il, ce qui déclencha les rires de l'assistance.

Dans la cuisine, les femmes s'affairèrent d'un coup – il fallait distribuer des tasses de thé à la ronde –, mais Hugh, lui, resta quelques instants planté là tandis qu'on le frôlait, acceptant les tapes amicales sur l'épaule, les félicitations et, pour finir, la tasse qu'on lui fourra dans les mains. Le discours s'était bien déroulé, de ce côté-là il était tranquille ; pourtant, il n'arrivait pas à se détendre. Son cœur battait à se rompre, et il transpirait malgré la fraîcheur de l'air.

Il savait très bien pourquoi, évidemment. Il lui restait un devoir à accomplir ce soir-là. Alors, quand il vit Nell sortir seule sur la petite terrasse par une porte latérale, il posa sa tasse sur la table des cadeaux et laissa derrière lui la tiédeur bourdonnante de la salle pour lui emboîter le pas.

Elle se tenait près du tronc argenté d'un eucalyptus solitaire. Jadis, songea Hugh, tout le talus en était planté, ainsi que les combes, de chaque côté. Quel spectacle avaient dû offrir ces troncs fantomatiques les nuits de pleine lune !

Et voilà ! Il repoussait encore l'échéance. Une fois de plus il tentait de fuir l'inévitable. Il faisait preuve de faiblesse.

Deux chauves-souris filèrent silencieusement à travers le ciel nocturne. Il descendit quelques marches branlantes et traversa la pelouse imprégnée de rosée.

Nell dut l'entendre approcher – un sixième sens, peut-être –, car elle se retourna en souriant.

Quand il arriva à sa hauteur, elle lui dit qu'elle pensait à sa mère : depuis quelle étoile était-elle en train de les regarder ?

Hugh faillit fondre en larmes. Il fallait qu'elle évoque Lil ! Lil qui les observait, là-haut, furieuse à cause de ce qu'il s'apprêtait à faire. Il entendait d'ici sa voix, leurs disputes à ce propos...

Il repoussa tous les arguments en bloc. La décision lui revenait. Car, après tout, c'était lui qui avait pris l'initiative, à l'époque. Certes, il ne savait pas où il mettait les pieds ; mais il avait entraîné tout le monde sur cette voie et maintenant il devait assumer ses responsabilités. Les secrets finissaient toujours par sortir au grand jour ; et il préférait que Nell apprenne la vérité de sa bouche à lui.

Il lui prit les mains et y déposa un baiser puis un autre. Il les serra bien fort et en sentit la peau douce et lisse dans ses paumes calleuses.

Sa fille. Son premier enfant.

Elle lui sourit, radieuse dans sa robe délicate tout ornée de dentelles.

Il lui rendit son sourire.

Puis il la fit asseoir à côté de lui sur un tronc de gommier tombé là, lisse et blanc. Et lui révéla à l'oreille le secret que sa mère et lui avaient gardé pendant dix-sept ans. Il guetta sur son visage un signe de compréhension, un subtil changement d'expression. Et vit basculer une existence entière – celle d'une personne qui vient de disparaître d'un coup.

Brisbane, Australie, 2005

C'ELA FAISAIT DES JOURS que Cassandra n'avait pas quitté l'hôpital, même si, selon le médecin, il y avait peu de chances que sa grand-mère retrouve un semblant de lucidité. Peu probable, disait-il, à son âge et avec la quantité de morphine qu'on lui avait injectée.

L'infirmière de nuit revint, et Cassandra se rendit alors compte de l'heure – qu'elle n'aurait su déterminer avec précision ; à l'hôpital, tout était un peu vague : il y avait constamment de la lumière dans la salle d'attente, on entendait tout le temps au moins un poste de télévision, sans jamais le voir, et les chariots circulaient dans les couloirs à tout moment de la journée. Paradoxal, d'ailleurs, que dans un endroit où tout reposait sur la routine, les événements se déroulent résolument à côté des rythmes du monde extérieur.

Cassandra continuait à attendre. Elle veillait, rassurante, sur une Nell qui semblait se noyer dans un océan

de souvenirs puis remonter à la surface pour aspirer une goulée d'air avant de replonger dans les temps les plus reculés de son existence. Elle ne pouvait supporter l'idée que sa grand-mère lutte pour regagner le rivage du présent, émerge de l'abîme, pour se retrouver flottant seule, toute seule, à l'horizon de la vie.

L'infirmière remplaça la poche à perfusion vide par une espèce de vessie renflée, tourna un cadran sur une machine à la tête du lit, puis mit de l'ordre dans les draps.

— Elle n'a rien bu de la journée, fit Cassandra d'une voix qui rendit un son étrange à ses propres oreilles.

L'infirmière releva brusquement la tête, surprise d'entendre quelqu'un parler. Elle regarda par-dessus la monture de ses lunettes le fauteuil où était assise Cassandra, une couverture bleu-vert toute froissée sur les genoux.

— Vous m'avez fait une de ces peurs ! Vous êtes restée là toute la journée, hein ? Ça vaut mieux, parce que ce ne sera plus long, maintenant.

Cassandra ne releva pas l'allusion.

— On ne pourrait pas la faire boire un peu ? Elle doit avoir soif.

La femme retourna le drap et le borda sans grande considération sous les bras filiformes de Nell.

— Vous en faites pas pour elle. La perf est là pour ça.

Elle consulta la feuille de soins et reprit sans lever les yeux :

— Il y a de quoi préparer du thé au bout du couloir si vous en voulez.

Quand l'infirmière s'en alla, Cassandra s'aperçut soudain que Nell avait les yeux ouverts et le regard fixe.

— Qui êtes-vous ? interrogea la vieille dame d'une voix frêle.

— C'est moi, Cassandra.

Perplexité évidente.

— On se connaît ?

Le médecin l'avait prévenue, mais cela lui fit mal quand même.

— Oui, Nell.

Sa grand-mère riva sur elle des prunelles d'un gris liquide, puis battit des paupières, perdue.

— Je... je ne me souviens pas.

— Chut... Ne t'inquiète pas.

— Qui suis-je ?

— Tu t'appelles Nell Andrews, répondit Cassandra avec douceur en lui prenant la main. Tu as quatre-vingt-quinze ans. Tu habites une vieille maison ici, à Paddington.

Les lèvres de Nell tremblèrent sous l'effort ; elle essayait de comprendre ce que lui disait cette jeune femme.

Cassandra prit un mouchoir en papier sur la table de chevet et essuya délicatement le filet de salive qui coulait sur le menton de sa grand-mère.

— Tu tiens un stand au marché des antiquaires de Latrobe Terrace, poursuivit-elle tout bas. On y travaille ensemble, toi et moi ; on vend des objets et des meubles anciens.

— C'est vrai, émit faiblement Nell. Je sais. Tu es la fille de Lesley.

Au tour de Cassandra de marquer sa surprise. Quand elle était petite, elles évoquaient rarement sa mère, et encore moins depuis qu'elle était revenue vivre chez Nell dix ans plus tôt. Il y avait entre elles comme un accord tacite : ne pas ressasser un passé que, chacune de son côté, elles avaient de bonnes raisons de vouloir oublier.

Nell sursauta et ses yeux affolés scrutèrent le visage de Cassandra.

— Et le petit ? Il n'est pas là, j'espère, hein ? Si ? Je ne veux pas qu'il touche à mes affaires, tu m'entends ? Il me les abîmerait.

Cassandra fut prise de vertige.

— Ils sont précieux, mes objets. Il ne faut pas qu'il s'en approche, tu m'entends ?

Des mots se formèrent sur les lèvres de la jeune femme, qui eut le plus grand mal à les articuler.

— Non... non, ne t'en fais pas. Je ne le laisserai pas y toucher. Ne te fais pas de souci, Nell. Il n'est pas là.

Quand sa grand-mère se fut à nouveau engloutie dans les eaux sombres du sommeil, Cassandra s'étonna ; comment le cerveau pouvait-il être assez cruel pour rejeter ainsi sur le rivage de la conscience certaines bribes de passé ? Pourquoi, au soir de sa vie, sa grand-mère avait-elle en tête la voix de personnes disparues depuis des lustres ? En allait-il toujours ainsi ? Ceux dont la place était réservée à bord du silencieux navire de la mort cherchaient-ils fatalement sur le quai le visage des défunts partis depuis longtemps vers d'autres rives ?

Cassandra dut s'endormir, car soudain elle sentit que l'humeur de l'hôpital avait à nouveau changé autour d'elle. Ils s'étaient encore enfoncés dans le tunnel sombre de la nuit. La lumière avait baissé dans le couloir, et partout s'élevaient les sons caractéristiques du sommeil. Elle-même était tassée dans le fauteuil, la nuque raide ; une de ses chevilles était glacée car la couverture légère fournie par l'hôpital avait glissé. Elle comprit qu'il était tard ; elle était épuisée. Qu'est-ce qui l'avait tirée du sommeil ?

Nell... Nell respirait plus fort. Elle était réveillée. Cassandra se rapprocha vivement du lit et s'assit.

Dans la pénombre, Nell avait les yeux vitreux, pâlis, brouillés comme de la peinture diluée. Sa voix ne tenait plus qu'à un fil, et ce fil était effrangé. Tout d'abord Cassandra ne distingua pas ce qu'elle disait ; elle crut que ses lèvres formaient des mots perdus, articulés dans un passé lointain. Puis elle se rendit compte que sa grand-mère parlait pour de bon.

— La dame... ânonnait-elle. La dame m'a dit d'attendre.

Cassandra caressa son front tiède et repoussa quelques douces mèches de ces cheveux qui, autrefois, rutilaient comme de l'or filé. Voilà qu'elle évoquait à nouveau cette « dame ».

— Elle ne t'en voudra pas. La dame ne sera pas fâchée si tu t'en vas.

Nell pinça les lèvres. Puis celles-ci frémirent.

— Je ne dois pas bouger. Elle a bien dit que je devais attendre ici, sur le bateau. La dame... reprit-elle dans un souffle. La Conteuse... Il ne faut le dire à personne.

— Chut, calme-toi. Je ne dirai rien, Nell. Je ne le dirai pas à la dame. Tu peux partir, maintenant.

— Elle avait promis qu'elle reviendrait me chercher, seulement, je ne suis pas restée où elle m'avait dit.

La respiration de la vieille dame se faisait laborieuse ; elle cédait à l'affolement.

— Je t'en supplie, Nell, ne t'inquiète pas pour ça. Ça ne fait rien. Je te jure.

Nell laissa retomber sa tête de côté.

— Je ne peux pas m'en aller... Je n'étais pas censée... la dame...

Cassandra appuya sur le bouton pour appeler à l'aide, mais au-dessus du lit la lumière ne s'alluma pas. Elle hésita, guetta un pas précipité dans le couloir. Nell cillait, s'en allait tout doucement...

— Je vais chercher une infirmière...

— Non !

Nell tendit la main à l'aveuglette en essayant de retenir Cassandra.

— Ne me laisse pas !

Elle pleurait. Les larmes coulaient, silencieuses et luisantes, sur sa peau blême.

— Ne t'en fais pas, grand-maman, je vais chercher de l'aide. Je reviens tout de suite, promis.